

Centre de recherche en Langues et Littératures européennes comparées

Atelier de Littératures comparées

« Sur les traces du Petit Poucet »

Université de Lausanne

Dossier de textes Transcriptions

Charles PERRAULT

Histoires ou contes du temps passé. Avec des Moralitez, Paris, Claude Barbin, 1697.

1. Epître à Mademoiselle
2. La belle au bois dormant
3. Le petit Poucet
4. Table
5. Extrait du privilège du Roy

A MADEMOISELLE¹

MADEMOISELLE,

On ne trouvera pas étrange qu'un Enfant ait pris plaisir à composer les Contes de ce Recueil, mais on s'étonnera qu'il ait eu la hardiesse de vous les présenter. Cependant, MADEMOISELLE, quelque disproportion qu'il y ait entre la simplicité de ces Récits, & les lumières de votre esprit, si on examine bien ces Contes, on verra que je ne suis pas aussi blâmable que je le parais d'abord. Ils renferment tous une Morale très-sensée, & qui se découvre plus ou moins, selon le degré de pénétration de ceux qui les lisent ; d'ailleurs comme rien ne marque tant la vaste étendue d'un esprit, que de pouvoir s'élever en même temps aux plus grandes choses, & s'abaisser aux plus petites ; on ne sera point surpris que la même Princesse, à qui la Nature & l'éducation ont rendu familier ce qu'il y a de plus élevé, ne dédaigne pas de prendre plaisir à de semblables bagatelles. Il est vrai que ces Contes donnent une image de ce qui se passe dans les moindres Familles, où la louable impatience d'instruire les enfants, fait imaginer des Histoires dépourvues de raison, pour s'accommoder à ces mêmes enfants qui n'en ont pas encore ; mais à qui convient-il mieux de connaître comment vivent les Peuples, qu'aux Personnes que le Ciel destine à les conduire ? Le désir de cette connaissance a poussé des Héros, & même des Héros de votre race, jusque dans des huttes & des cabanes, pour y voir de près & par eux-mêmes ce qui s'y passait de plus particulier : Cette connaissance leur ayant paru nécessaire pour leur parfaite instruction. Quoi qu'il en soit, MADEMOISELLE,

Pouvais-je mieux choisir pour
rendre vrai-semblable
Ce que la Fable a d'incroyable ?
Et jamais Fée au temps jadis
Fit-elle à jeune Créature,
Plus de dons, & de dons exquis,
Que vous en a fait la Nature.

Je suis avec un très profond respect,

MADEMOISELLE,

De Votre Altesse Royale,

Le très-humble & très-obéissant serviteur,

P. DARMANCOUR.

¹ L'orthographe a été modernisée pour faciliter la lecture ; la ponctuation n'a pas été modifiée – sauf dans le cas de coquilles typographiques, auquel cas les modifications sont indiquées par des crochets –, ni l'usage des majuscules et des italiques.

LA BELLE AU BOIS DORMANT

CONTE.

[1]² Il était une fois un Roi & une Reine, qui étaient si fâchés de n'a-[2]voir point d'enfants, si fâchés qu'on ne saurait dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde, vœux, pèlerinages, menues dévotions ; tout fut mis en œuvre, & rien n'y faisait : Enfin pourtant la Reine devint grosse, & accoucha d'une fille : on fit un beau Baptême ; on donna pour Marraines à la petite Princesse toutes les Fées qu'on pût trouver dans le Pays, (il s'en trouva sept,) afin que chacune d'elles lui [3] faisant un don, comme c'était la coutume des Fées en ce temps-là, la Princesse eût par ce moyen toutes les perfections imaginables. Après les cérémonies du Baptême toute la compagnie revint au Palais du Roi, où il y avait un grand festin pour les Fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif, où il y avait une cuiller, une fourchette, & un couteau [4] de fin or, garni de diamants & de rubis. Mais comme chacun prenait sa place à table, on vit entrer une vieille Fée qu'on n'avait point priée parce qu'il y avait plus de cinquante ans qu'elle n'était sortie d'une Tour, & qu'on la croyait morte, ou enchantée. Le Roi lui fit donner un couvert, mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or massif, comme aux autres, parce que l'on n'en avait [5] fait faire que sept pour les sept Fées. La vieille crut qu'on la méprisait, & grommela quelques menaces entre ses dents : Une des jeunes Fées qui se trouva auprès d'elle, l'entendit, & jugeant qu'elle pourrait donner quelque fâcheux don à la petite Princesse, alla dès qu'on fut sorti de table, se cacher derrière la tapisserie, afin de parler la dernière, & de pouvoir réparer autant qu'il lui serait possible le mal [6] que la vieille aurait fait. Cependant les Fées commencèrent à faire leurs dons à la Princesse. La plus jeune lui donna pour don qu'elle serait la plus belle personne du monde, celle d'après qu'elle aurait de l'esprit comme un Ange, la troisième qu'elle aurait une grâce admirable à tout ce qu'elle ferait, la quatrième qu'elle danserait parfaitement bien, la cinquième qu'elle chanterait comme un Rossignol, & [7] la sixième qu'elle jouerait de toutes sortes d'instruments dans la dernière perfection. Le rang de la vieille Fée étant venu, elle dit en branlant la tête, encore plus de dépit que de vieillesse, que la Princesse se percerait la main d'un fuseau, & qu'elle en mourrait. Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, & il n'y eut personne qui ne pleurât. Dans ce moment la jeune Fée sortit de derrière la tapisserie, [8] & dit tout haut ces paroles : Rassurez-vous Roi & Reine, votre fille n'en mourra pas : il est

² Les chiffres entre crochets en gras renvoient au numéro de page du fac-similé original.

vrai que je n'ai pas assez de puissance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait. La Princesse se perçera la main d'un fuseau ; mais au lieu d'en mourir, elle tombera seulement dans un profond sommeil qui durera cent ans, au bout desquels le fils d'un Roi viendra la réveiller. Le Roi pour tâcher d'éviter [9] le malheur annoncé par la vieille, fit publier aussitôt un Edit, par lequel il défendait à toutes personnes de filer au fuseau, ni d'avoir des fuseaux chez soi sur peine de la vie. Au bout de quinze ou seize ans, le Roi & la Reine étant allés à une de leurs Maisons de plaisance, il arriva que la jeune Princesse courant un jour dans le Château, & montant de chambre en chambre, alla jusqu'au haut d'un [10] donjon dans un petit galetas, où une bonne Vieille était seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avait point ouï parler des défenses que le Roi avait faites de filer au fuseau. Que faites-vous là, ma bonne femme ; dit la Princesse ; je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille qui ne la connaissait pas. Ha ! que cela est joli, reprit la Princesse, comment faites-vous ? donnez-moi que je voie si j'en ferais [11] bien autant. Elle n'eut pas plutôt pris le fuseau, que comme elle était fort vive, un peu étourdie, & que d'ailleurs l'Arrêt des Fées l'ordonnait ainsi, elle s'en perça la main, & tomba évanouie. La bonne vieille bien embarrassée, crie au secours : on vient de tous côtés, on jette de l'eau au visage de la Princesse, on la délace, on lui frappe dans les mains, on lui frotte les tempes avec de l'eau de la Reine [12] de Hongrie ; mais rien ne la faisait revenir. Alors le Roi, qui était monté au bruit, se souvint de la prédiction des Fées, & jugeant bien qu'il fallait que cela arrivât, puisque les Fées l'avaient dit, fit mettre la Princesse dans le plus bel appartement du Palais, sur un lit en broderie d'or & d'argent ; on eût dit d'un Ange, tant elle était belle ; car son évanouissement n'avait pas ôté les couleurs vi- [13]ves de son teint : ses joues étaient incarnates, & ses lèvres comme du corail : elle avait seulement les yeux fermés, mais on l'entendait respirer doucement, ce qui faisait voir qu'elle n'était pas morte. Le Roi ordonna qu'on la laissât dormir en repos, jusqu'à ce que son heure de se réveiller fût venue. La bonne Fée qui lui avait sauvé la vie, en la condamnant à dormir cent ans, était dans le Royaume [14] de Mataquin, à douze mille lieues de là lorsque l'accident arriva à la Princesse ; mais elle en fut avertie en un instant par un petit Nain, qui avait des bottes de sept lieues, (c'était des bottes avec lesquelles on faisait sept lieues d'une seule enjambée.) La Fée partit aussitôt, & on la vit au bout d'une heure arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le Roi lui alla présenter la main à [15] la descente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avait fait ; mais comme elle était grandement prévoyante, elle pensa que quand la Princesse viendrait à se réveiller, elle serait bien embarrassée toute seule dans ce vieux Château : voici ce

qu'elle fit. Elle toucha de sa baguette tout ce qui était dans ce Château, (hors le Roi & la Reine) Gouvernantes, Filles-d'Honneur, Femmes[16]-de-Chambre, Gentils-hommes, Officier, Maîtres-d'Hôtel, Cuisiniers, Marmitons, Galopins, Gardes, Suisses, Pages, Valets-de-pied ; elle toucha aussi tous les chevaux qui étaient dans les Ecuries, avec les Palefreniers, les gros mâtins de basse-cour, & la petite Pouffe, petite chienne de la Princesse, qui était auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous, pour ne [17] se réveiller qu'en même temps que leur Maîtresse, afin d'être tout prêts à le servir quand elle en aurait besoin : les broches mêmes qui étaient au feu toutes pleines de perdrix & de faisans s'endormirent, & le feu aussi. Tout cela se fit en un moment ; les Fées n'étaient pas longues à leur besogne. Alors le Roi & la Reine après avoir baisé leur chère enfant sans qu'elle s'éveillât, sortirent du Château, & firent publier des défenses à qui [18] que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étaient pas nécessaires, car il crut dans un quart d'heure tout autour du parc une si grande quantité de grands arbres & de petits, de ronces & d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y aurait pu passer : en sorte qu'on ne voyait plus que le haut des Tours du Château, encore n'était-ce que de bien loin. On ne douta point que la Fée n'eût encore [19] fait là un tour de son métier, afin que la Princesse pendant qu'elle dormirait, n'eût rien à craindre des Curieux.

Au bout de cent ans, le Fils du Roi qui régnait alors, & qui était d'une autre famille que la Princesse endormie, étant allé à la chasse de ce côté-là, demanda ce que c'était que des Tours qu'il voyait au-dessus d'un grand bois fort épais, chacun lui répondit selon qu'il en avait ouï [20] parler. Les uns disaient que c'était un vieux Château où il revenait des Esprits ; les autres que tous les Sorciers de la contrée y faisaient leur sabbat. La plus commune opinion était qu'un Ogre y demeurait, & que là il emportait tous les enfants qu'il pouvait attraper, pour les pouvoir manger à son aise, & sans qu'on le pût suivre, ayant seul le pouvoir de se faire un passage au travers du bois. Le Prince ne savait qu'en croire, [21] lorsqu'un vieux Paysan prit la parole, & lui dit : Mon Prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon père qu'il y avait dans ce Château une Princesse, la plus belle du monde ; qu'elle y devait dormir cent ans, & qu'elle serait réveillée par le fils d'un Roi, à qui elle était réservée. Le jeune Prince à ce discours se sentit tout de feu ; il crut sans balancer qu'il mettrait fin à une si belle aventure ; & poussé par l'a-[22]mour & par la gloire, il résolut de voir sur-le-champ ce qui en était. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces & ces épines s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laisser passer : il marche vers le Château qu'il voyait au bout d'une grande avenue où il entra, & ce qui le surprit un peu, il

vit que personne de ses gens ne l'avait pu suivre, parce que les arbres s'étaient rapprochés dès qu'il avait été passé. Il [23] ne laissa pas de continuer son chemin : un Prince jeune & amoureux est toujours vaillant[.] Il entra dans une grande avant-cour où tout ce qu'il vit d'abord était capable de le glacer de crainte : c'était un silence affreux, l'image de la mort s'y présentait partout, & ce n'était que des corps étendus d'hommes & d'animaux, qui paraissaient morts. Il reconnut pourtant bien au nez bourgeonné, & à la face vermeille des Suisses, [24] qu'ils n'étaient qu'endormis, & leurs tasses où il y avait encore quelques gouttes de vin, montraient assez qu'ils s'étaient endormis en buvant. Il passe une grande cour pavée de marbre, il monte l'escalier, il entre dans la salle des Gardes qui étaient rangés en haie, la carabine sur l'épaule, & ronflants de leur mieux. Il traverse plusieurs chambres pleines de Gentilshommes & de Dames, dormants tous, les uns de-[25]bout, les autres assis ; il entre dans une chambre toute dorée, & il vit sur un lit, dont les rideaux étaient ouverts de tous côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu : Une Princesse qui paraissait avoir quinze ou seize ans, & dont l'éclat resplendissant avait quelque chose de lumineux & de divin. Il s'approcha en tremblant & en admirant, & se mit à genoux auprès d'elle. Alors comme la fin de l'enchantement était venue, [26] la Princesse s'éveilla ; & le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne semblait le permettre ; est-ce vous, mon Prince, lui dit-elle, vous vous êtes bien fait attendre. Le Prince charmé de ces paroles, & plus encore de la manière dont elles étaient dites, ne savait comment lui témoigner sa joie & sa reconnaissance ; il l'assura qu'il l'aimait plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés, ils en plurent [27] davantage, peu d'éloquence, beaucoup d'amour : Il était plus embarrassé qu'elle, & l'on ne doit pas s'en étonner ; elle avait eu le temps de songer à ce qu'elle aurait à lui dire ; car il y a apparence, (l'Histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne Fée pendant un si long sommeil, lui avait procuré le plaisir des songes agréables. Enfin il y avait quatre heures qu'ils se parlaient, & ils ne s'étaient pas encore dit la moitié [28] des choses qu'ils avaient à se dire.

Cependant tout le Palais s'était réveillé avec la Princesse ; chacun songeait à faire sa charge, & comme ils n'étaient pas tous amoureux, ils mouraient de faim ; la Dame d'honneur pressée comme les autres, s'impatienta, & dit tout haut à la Princesse que la viande était servie. Le Prince aida à la Princesse à se lever ; elle était tout habillée & fort magnifiquement ; mais [29] il se garda bien de lui dire qu'elle était habillée comme ma mère grand, & qu'elle avait un collet monté, elle n'en était pas moins belle. Ils passèrent dans un Salon de miroirs, & y soupèrent, servis par les Officiers de la Princesse ; les Violons & les Hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes,

quoiqu'il y eut près de cent ans qu'on ne les jouât plus ; et après souper sans perdre de temps, le grand Aumônier les ma-[30]ria dans la Chapelle du Château, & la Dame d'honneur leur tira le rideau : ils dormirent peu, la Princesse n'en avait pas grand besoin, & le Prince la quitta dès le matin pour retourner à la Ville, où son Père devait être en peine de lui : le Prince lui dit, qu'en chassant il s'était perdu dans la forêt, & qu'il avait couché dans la hutte d'un Charbonnier, qui lui avait fait manger du pain noir & du fromage. Le Roi son père qui [31] était bonhomme, le crut, mais sa Mère n'en fut pas bien persuadée, & voyant qu'il allait presque tous les jours à la chasse, & qu'il avait toujours une raison en main pour s'excuser, quand il avait couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eût quelque amourette : car il vécut avec la Princesse plus de deux ans entiers, & en eut deux enfants, dont le premier qui fut une fille, fut nommée l'Aurore, & le second [32] un fils, qu'on nomma le Jour, parce qu'il paraissait encore plus beau que sa sœur. La Reine dit plusieurs fois à son fils, pour le faire expliquer, qu'il fallait se contenter dans la vie, mais il n'osa jamais se fier à elle de son secret ; il la craignait quoiqu'il l'aimât, car elle était de race Ogresse, & le Roi ne l'avait épousée qu'à cause de ses grands biens ; on disait même tout bas à la Cour qu'elle avait les inclinations des Ogres, & [33] qu'en voyant passer de petits enfants, elle avait toutes les peines du monde à se retenir de se jeter sur eux ; ainsi le Prince ne voulut jamais rien dire. Mais quand le Roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, & qu'il se vit le maître, il déclara publiquement son Mariage, & alla en grande cérémonie quérir la Reine sa femme dans son Château. On lui fit une entrée magnifique dans la Ville Capitale, où elle entra au mi-[34]lieu de ses deux enfants. Quelque temps après le Roi alla faire la guerre à l'Empereur Cantalabutte son voisin. Il laissa la Régence du Royaume à la Reine sa mère, & lui recommanda fort sa femme & ses enfants : il devait être à la guerre tout l'Eté, & dès qu'il fut parti, la Reine-Mère envoya sa Bru & ses enfants à une maison de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aisément assouvir son horrible envie. Elle y alla quel-[35]ques jours après, & dit un soir à son Maître d'Hôtel, je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. Ah ! Madame, dit le Maître d'Hôtel ; je le veux, dit la Reine (& elle le dit d'un ton d'Ogresse, qui a envie de manger de la chair fraîche) & je la veux manger à la Sauce-robot. Ce pauvre homme voyant bien qu'il ne fallait pas se jouer à une Ogresse, prit son grand couteau, & monta à la chambre de la petite Aurore : elle avait [36] pour lors quatre ans, & vint en sautant & en riant se jeter à son col, & lui demander du bon du bon. Il se mit à pleurer, le couteau lui tomba des mains, & il alla dans la basse-cour couper la gorge à un petit agneau, & lui fit une si bonne sauce, que sa Maîtresse l'assura qu'elle n'avait jamais rien

mangé de si bon. Il avait emporté en même temps la petite Aurore, & l'avait donnée à sa femme pour la cacher, dans le logement qu'elle [37] avait au fond de la basse-cour. Huit jours après la méchante Reine dit à son Maître-d'Hôtel, je veux manger à mon souper le petit Jour : il ne répliqua pas, résolu de la tromper comme l'autre fois ; il alla chercher le petit Jour, & le trouva avec un petit fleuret à la main, dont il faisait des armes avec un gros Singe, il n'avait pourtant que trois ans : il le porta à sa femme qui le cacha avec la petite Aurore, & donna à la place du petit Jour, un [38] petit chevreau fort tendre, que l'Ogresse trouva admirablement bon.

Cela était fort bien allé jusque-là, mais un soir cette méchante Reine dit au Maître-d'Hôtel, je veux manger la Reine à la même sauce que ses enfants. Ce fut alors que le pauvre Maître-d'Hôtel désespéra de la pouvoir encore tromper. La jeune Reine avait vingt ans passés, sans compter les cent ans qu'elle avait dormi : sa peau était un peu dure, [39] quoique belle & blanche ; & le moyen de trouver dans la Ménagerie une bête aussi dure que cela : il prit la résolution pour sauver sa vie, de couper la gorge à la Reine, & monta dans sa chambre, dans l'intention de n'en pas faire à deux fois ; il s'excitait à la fureur, & il entra le poignard à la main dans la chambre de la jeune Reine : Il ne voulut pourtant point la surprendre, & il lui dit avec beaucoup de respect, l'ordre qu'il avait [40] reçu de la Reine-Mère. Faites votre devoir, lui dit-elle, en lui tendant le col ; exécutez l'ordre qu'on vous a donné ; j'irai revoir mes enfants, mes pauvres enfants que j'ai tant aimés, car elle les croyait morts depuis qu'on les avait enlevés sans lui rien dire. Non, non, Madame, lui répondit le pauvre Maître-d'Hôtel tout attendri, vous ne mourrez point, & vous ne laisserez pas d'aller revoir vos chers enfants, mais ce sera chez moi où je les ai [41] cachés, & je tromperai encore la Reine, en lui faisant manger une jeune biche en votre place. Il la mena aussitôt à sa chambre, où la laissant embrasser ses enfants et pleurer avec eux : il alla accommoder une biche, que la Reine mangea à son souper, avec le même appétit que si c'eût été la jeune Reine. Elle était bien contente de sa cruauté, & elle se préparait à dire au Roi à son retour, que les loups enragés avaient mangé [42] la Reine sa femme & ses deux enfants.

Un soir qu'elle rôdait à son ordinaire dans les cours & basses-cours du Château pour y halener quelque viande fraîche, elle entendit dans une salle basse le petit Jour qui pleurait, parce que la Reine sa mère le voulait faire fouetter, à cause qu'il avait été méchant, & elle entendit aussi la petite Aurore qui demandait pardon pour son frère. L'Ogresse reconnut la voix de la Reine [43] & de ses enfants, & furieuse d'avoir été trompée, elle commande dès le lendemain au matin, avec une voix épouvantable, qui faisait trembler tout le monde, qu'on apportât au milieu de la

cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres & de serpents, pour y faire jeter la Reine, & ses enfants, le Maître-d'Hôtel, sa femme & sa servante : elle avait donné ordre de les amener les mains liées [44] derrière le dos. Ils étaient là, & les bourreaux se préparaient à les jeter dans la cuve, lorsque le Roi qu'on n'attendait pas si tôt, entra dans la cour à cheval ; il était venu en poste, & demanda tout étonné ce que voulait dire cet horrible spectacle ; personne n'osait l'en instruire, quand l'Ogresse enragée de voir ce qu'elle voyait, se jeta elle-même la tête la première dans la cuve, & fut dévorée en un instant par les vilaines bêtes qu'[45]elle y avait fait mettre. Le Roi ne laissa pas d'en être fâché, elle était sa mère, mais il s'en consola bientôt avec sa belle femme & ses enfants.



MORALITÉ.

*Attendre quelque temps pour avoir un Epoux,
Riche bien-fait, galant & doux,
La chose est assez naturelle,
Mais l'attendre cent ans & toujours en dormant,
On ne trouve plus de femelle,
Qui dormît si tranquillement.*

[46] *La Fable semble encor vouloir nous faire entendre,
Que souvent de l'Hymen les agréables nœuds,
Pour être différés n'en sont pas moins heureux,
Et qu'on ne perd rien pour attendre ;
Mais le sexe avec tant d'ardeur,
Aspire à la foi conjugale,
Que je n'ai pas la force ni le cœur,
De lui prêcher cette Morale.*

LE PETIT POUCKET.

CONTE.

[183] Il était une fois un Bûcheron & une Bûcheronne, qui avaient sept enfants tous Garçons. L'aîné n'avait que dix ans, & [184] le plus jeune n'en avait que sept. On s'étonnera que le Bûcheron ait eu tant d'enfants en si peu de temps ; mais c'est que sa femme allait vite en besogne, & n'en faisait pas moins que deux à la fois. Ils étaient fort pauvres, & leur[s] sept enfants les incommodaient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvait encore gagner sa vie. Ce qui les chagrinait encore, c'est que le plus jeune était fort délicat, & ne disait mot, prenant [185] pour bêtise, ce qui était une marque de la bonté de son esprit : il était fort petit, & quand il vint au monde il n'était guère plus gros que le pouce, ce qui fit que l'on l'appela le petit Poucet. Ce pauvre enfant était le souffre-douleur de la maison, & on lui donnait toujours le tort. Cependant il était le plus fin, & le plus avisé de tous ses frères, & s'il parlait peu, il écoutait beaucoup. Il vint une année très-fâcheuse, & la fami-[186]ne fut si grande, que ces pauvres gens résolurent de se défaire de leurs enfants. Un soir que ces enfants étaient couchés, & que le Bûcheron était auprès du feu avec sa femme, il lui dit, le cœur serré de douleur [:] Tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfants : je ne saurais les voir mourir de faim devant mes yeux, & je suis résolu de les mener perdre demain au bois, ce qui sera bien aisé, car tandis qu'ils s'amuseront à [187] fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir sans qu'ils nous voyent. Ah ! s'écria la Bûcheronne, pourrais-tu bien toi-même mener perdre tes enfants ? Son mari avait beau lui représenter leur grande pauvreté, elle ne pouvait y consentir ; elle était pauvre, mais elle était leur mère : Cependant ayant considéré quelle douleur ce lui serait de les voir mourir de faim, elle y consentit, & alla se coucher en pleurant. Le petit [188] Poucet ouït tout ce qu'ils dirent, car ayant entendu de dedans son lit qu'ils parlaient d'affaires, il s'était levé doucement, & s'était glissé sous l'escabelle de son père pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher & ne dormit point le reste de la nuit, songeant à ce qu'il avait à faire. Il se leva de bon matin, & alla au bord d'un ruisseau, où il emplit ses poches de petits cailloux blancs, & ensuite revint à la maison. On partit, & le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savait à ses frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où à dix pas de distance on ne se voyait pas l'un l'autre. Le Bûcheron se mit à couper du bois & ses enfants à ramasser les broutilles pour faire des fagots. Le père & la mère les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, & puis s'enfuirent tout à coup par un

petit sentier détourné [190]. Lors que ces enfants se virent seuls, ils se mirent à crier & à pleurer de toute leur force. Le petit Poucet les laissait crier, sachant bien par où il reviendrait à la maison ; car en marchant il avait laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avait dans ses poches. Il leur dit donc, ne craignez point mes frères, mon Père & ma Mère nous ont laissés ici, mais je vous ramènerai bien au logis, suivez-moi seule-[191]ment, ils le suivirent, & il les mena jusqu'à leur maison par le même chemin qu'ils étaient venus dans la forêt. Ils n'osèrent d'abord entrer, mais ils se mirent tous contre la porte pour écouter ce que disaient leur Père & leur Mère.

Dans le moment que le Bûcheron & la Bûcheronne arrivèrent chez eux, le Seigneur du Village leur envoya dix écus, qu'il leur devait il y avait longtemps, & dont ils n'espéraient plus [192] rien : Cela leur redonna la vie, car les pauvres gens mouraient de faim. Le Bûcheron envoya sur l'heure sa femme à la Boucherie. Comme il y avait longtemps qu'elle n'avait mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en fallait pour le souper de deux personnes. Lors qu'ils furent rassasiés ; la Bûcheronne dit, hélas, où sont maintenant nos pauvres enfants, ils feraient bonne chère de ce qui nous reste là : Mais [193] aussi Guillaume, c'est toi qui les a voulu perdre, j'avais bien dit que nous nous en repentirions, que font-ils maintenant dans cette Forêt ? Hélas ! mon Dieu, les Loups les ont peut être déjà mangés ; tu es bien inhumain d'avoir perdu ainsi tes enfants. Le Bûcheron s'impatienta à la fin, car elle reudit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiraient & qu'elle l'avait bien dit. Il la menaça de la battre si elle ne se taisait. Ce n'est pas que le Bûcheron ne [194] fut peut-être encore plus fâché que sa femme, mais c'est qu'elle lui rompait la tête, & qu'il était de l'humeur de beaucoup d'autres gens, qui aiment fort les femmes qui disent bien, mais qui trouvent très importunes celles qui ont toujours bien dit. La Bûcheronne était toute en pleurs [...] Hélas ! où sont maintenant mes enfants, mes pauvres enfants ? Elle le dit une fois si haut que les enfants qui étaient à la porte, l'ayant entendu, [195] se mirent à crier tous ensemble, nous voilà, nous voilà. Elle courut vite leur ouvrir la porte, & leur dit en les embrassant, que je suis aise de vous revoir, mes chers enfants, vous êtes bien las, & vous avez bien faim ; & toi Pierrot comme te voilà crotté, viens que je te débarbouille. Ce Pierrot était son fils aîné qu'elle aimait plus que tous les autres, parce qu'il était un peu rousseau, & qu'elle était un peu rousse. Ils se mirent [196] à Table, & mangèrent d'un appétit qui faisait plaisir au Père & à la Mère, à qui ils racontaient la peur qu'ils avaient eue dans la Forêt en parlant presque toujours tous ensemble : Ces bonnes gens étaient ravis de revoir leurs enfants avec eux, & cette joie dura tant que les dix écus durèrent ; mais lorsque l'argent fut dépensé ils retombèrent dans leur premier chagrin ; &

résolurent de les perdre encore, & pour ne pas [197] manquer leur coup, de les mener bien plus loin que la première fois. Ils ne purent parler de cela si secrètement qu'ils ne fussent entendus par le petit Poucet, qui fit son compte de sortir d'affaire comme il avait déjà fait ; mais quoi qu'il se fut levé de bon matin pour aller ramasser des petits cailloux, il ne put en venir à bout, car il trouva la porte de la maison fermée à double tour. Il ne savait que faire, lorsque la [198] Bûcheronne leur ayant donné à chacun un morde pain pour leur déjeuner, il songea qu'il pourrait se servir de son pain au lieu de cailloux en le jetant par miettes le long des chemins où ils passeraient, il le serra donc dans sa poche. Le Père & la Mère les menèrent dans l'endroit de la Forêt le plus épais & le plus obscur, & dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux fuyant & les laissèrent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, [199] parce qu'il croyait retrouver aisément son chemin par le moyen de son pain qu'il avait semé partout où il avait passé ; mais il fut bien surpris lorsqu'il ne put en retrouver une seule miette, les Oiseaux étaient venus qui avaient tout mangé. Les voilà donc bien affligés, car plus ils marchaient plus ils s'égarèrent, & s'enfonçaient dans la Forêt. La nuit vint, & il s'éleva un grand vent qui leur faisait des peurs épouvantables. [200] Ils croyaient n'entendre de tous côtés que des hurlements de Loups qui venaient à eux pour les manger. Ils n'osaient presque se parler ni tourner la tête. Il survint une grosse pluie qui les perça jusqu'aux os ; ils glissaient à chaque pas & tombaient dans la boue, d'où ils se relevaient tout crottés, ne sachant que faire de leurs mains. Le petit Poucet grimpa au haut d'un Arbre pour voir s'il ne découvrirait rien ; ayant tourné la tête [201] de tous côtés, il vit une petite lueur comme d'une chandelle, mais qui était bien loin par-delà la Forêt. Il descendit de l'arbre ; & lorsqu'il fut à terre il ne vit plus rien ; cela le désola. Cependant ayant marché quelque temps avec ses frères du côté qu'il avait vu la lumière ; il la revit en sortant du Bois. Ils arrivèrent enfin à la maison où était cette chandelle, non sans bien des frayeurs, car souvent ils la perdaient de vue, [202] ce qui leur arrivait toutes les fois qu'ils descendaient dans quelques fonds. Ils heurtèrent à la porte, & une bonne femme vint leur ouvrir. Elle leur demanda ce qu'ils voulaient, le petit Poucet lui dit, qu'ils étaient de pauvres enfants qui s'étaient perdus dans la Forêt, & qui demandaient à coucher par charité. Cette femme les voyant tous si jolis se mit à pleurer, & leur dit, hélas ! mes pau-[203]vres enfants, où êtes-vous venus ? savez-vous bien que c'est ici la maison d'un Ogre qui mange les petits enfants. Hélas ! Madame, lui répondit le petit Poucet, qui tremblait de toute sa force aussi bien que ses frères ; que ferons-nous ? il est bien sûr que les Loups de la Forêt ne manqueront pas de nous manger cette nuit, si vous ne voulez pas nous

retirer chez vous. Et cela étant nous aimons mieux que ce soit Monsieur qui [204] nous mange, peut-être qu'il aura pitié de nous, si vous voulez bien l'en prier. La femme de l'Ogre qui crut qu'elle pourrait les cacher à son mari jusqu'au lendemain matin, les laissa entrer & les mena se chauffer auprès d'un bon feu, car il y avait un Mouton tout entier à la broche pour le souper de l'Ogre. Comme ils commençaient à se chauffer ils entendirent heurter trois ou quatre grands coups à la porte, [205] c'était l'Ogre qui revenait. Aussitôt sa femme les fit cacher sous le lit, & alla ouvrir la porte. L'Ogre demanda d'abord si le souper était prêt, & si on avait tiré du vin, & aussitôt se mit à table. Le Mouton était encore tout sanglant, mais il ne lui en sembla que meilleur. Il fleurait à droite & à gauche, disant qu'il sentait la chair fraîche. Il faut lui dit sa femme, que ce soit ce Veau que je viens d'habiller que vous sentez. [206] Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'Ogre, en regardant sa femme de travers, & il y a ici quelque chose que je n'entends pas ; en disant ces mots, il se leva de Table, & alla droit au lit. Ah, dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper maudite femme, je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi ; bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du Gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois Ogres de [207] mes amis qui doivent me venir voir ces jours ici. Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfants se mirent à genoux en lui demandant pardon, mais ils avaient affaire au plus cruel de tous les Ogres, qui bien loin d'avoir de la pitié les dévorait déjà des yeux, & disait à sa femme que ce serait là de friands morceaux lorsqu'elle leur aurait fait une bonne sauce. Il alla prendre un grand Cou-[208]teau, & en approchant de ces pauvres enfants, il l'aiguisait sur une longue pierre qu'il tenait à sa main gauche. Il en avait déjà empoigné un, lorsque sa femme, lui dit, que voulez-vous faire à l'heure qu'il est, n'aurez-vous pas assez de temps demain matin ? Tais-toi, reprit l'Ogre, il[s] en seront plus mortifiés. Mais vous avez encore là tant de viande, reprit sa femme, voilà un Veau, deux Mou-[209]tons & la moitié d'un Cochon. Tu as raison dit l'Ogre, donne leur bien à souper afin qu'ils ne maigrissent pas, & va les mener coucher. La bonne femme fut ravie de joie, & leur porta bien à souper, mais ils ne purent manger tant ils étaient saisis de peur. Pour l'Ogre il se remit à boire, ravi d'avoir de quoi si bien régaler ses Amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire, ce qui lui donna un peu dans [210] la tête, & l'obligea de s'aller coucher.

L'Ogre avait sept filles qui n'étaient encore que des enfants. Ces petites Ogresses avaient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche comme leur père ; mais elles avaient de petits yeux gris & tout ronds, le nez crochu & une fort grande bouche avec de longues

dents fort aiguës & fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes ; mais elles [211] promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang. On les avait fait coucher de bonne heure, & elles étaient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une Couronne d'or sur la tête. Il y avait dans la même Chambre un autre lit de la même grandeur ; ce fut dans ce lit que la femme de l'Ogre mit coucher les sept petits garçons, après quoi elle s'alla coucher auprès [212] de son mari. Le petit Poucet qui avait remarqué que les filles de l'Ogre avaient des Couronnes d'or sur la tête, & qui craignait qu'il ne prit à l'Ogre quelques remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, & prenant les bonnets de ses frères & le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'Ogre après leur avoir ôté leurs Cou-[213]ronnes d'or qu'il mit sur la tête de ses frères & sur la sienne, afin que l'Ogre les prit pour ses filles, & ses filles pour les garçons qu'il voulait égorger. La chose réussit comme il l'avait pensée ; car l'Ogre s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvait exécuter la veille, il se jeta donc brusquement hors du lit, & prenant son grand Couteau, allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles, n'en faisons [214] pas à deux fois ; il monta donc à tâtons à la Chambre de ses filles & s'approcha du lit où étaient les petits garçons, qui dormaient tous excepté le petit Poucet, qui eut bien peur lorsqu'il sentit la main de l'Ogre qui lui tâtait la tête, comme il avait tâté celle de tous ses frères. L'Ogre qui sentit les Couronnes d'or ; vraiment, dit-il, j'allais faire là un bel ouvrage, je vois bien que je bus trop hier au soir. Il alla ensuite au lit [215] de ses filles où ayant senti les petits bonnets des garçons. Ah, les voilà, dit-il, nos gaillards ? Travaillons hardiment ; en disant ces mots, il coupa sans balancer la gorge à ses sept filles. Fort content de cette expédition, il alla se recoucher auprès de sa femme. Aussitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'Ogre, il réveilla ses frères, & leur dit de s'habiller promptement & de le suivre. Ils descendirent doucement dans le Jardin, & [216] sautèrent par dessus les murailles. Ils coururent presque toute la nuit, toujours en tremblant & sans savoir où ils allaient. L'Ogre s'étant éveillé dit à sa femme, va-t'en là-haut habiller ces petits drôles d'hier au soir ; l'Ogresse fut fort étonnée de la bonté de son mari, ne se doutant point de la manière qu'il entendait qu'elle les habillât, & croyant qu'il lui ordonnait de les aller vêtir, elle monta en haut où elle [217] fut bien surprise lorsqu'elle aperçut ses sept filles égorgées & nageant dans leur sang. Elle commença par s'évanouir (car c'est le premier expédient que trouvent presque toutes les femmes en pareilles rencontres.) L'Ogre, craignant que sa femme ne fût trop longtemps à faire la besogne dont il l'avait chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas

moins étonné que sa femme lorsqu'il vit cet affreux spectacle. Ah, qu'ai-je fait [218] là, s'écria-t-il, ils me le payeront les malheureux, & tout à l'heure. Il jeta aussitôt une potée d'eau dans le nez de sa femme, & l'ayant fait revenir ; donne-moi vite mes bottes de sept lieues, lui dit-il, afin que j'aie les attraper. Il se mit en campagne, & après avoir couru bien loin de tous côtés, enfin il entra dans le chemin où marchaient ces pauvres enfants qui n'étaient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'Ogre qui [219] allait de montagne en montagne, & qui traversait des rivières aussi aisément qu'il aurait fait le moindre ruisseau. Le petit Poucet, qui vit un Rocher creux proche le lieu où ils étaient, y fit cacher ses six frères, & s'y fourra aussi, regardant toujours ce que l'Ogre deviendrait. L'Ogre qui se trouvait fort las du long chemin qu'il avait fait inutilement, (car les bottes de sept lieues fatiguent fort leur homme,) [220] voulut se reposer, & par hasard il alla s'asseoir sur la roche où les petits garçons s'étaient cachés. Comme il n'en pouvait plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps ; & vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfants n'en eurent pas moins de peur, que quand il tenait son grand Couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur, & dit à ses frères de s'enfuir promptement [221] à la maison, pendant que l'Ogre dormait bien fort, & qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil & gagnèrent vite la maison. Le petit Poucet s'étant approché de l'Ogre, lui tira doucement ses bottes, & les mit aussitôt ; les bottes étaient fort grandes & fort larges ; mais comme elles étaient Fées, elles avaient le don de s'agrandir & de s'apetisser selon la jambe de celui qui les chaussait, de sorte qu'elles [222] se trouvèrent aussi justes à ses pieds & à ses jambes que si elles avaient été faites pour lui. Il alla droit à la maison de l'Ogre où il trouva sa femme qui pleurait auprès de ses filles égorgées. Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger, car il a été pris par une troupe de Voleurs qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or & tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenaient le poignard sur la gorge, il m'a aperçu [223] & m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, & de vous dire de me donner tout ce qu'il a vaillant sans en rien retenir, parce qu'autrement il[s] le tueront sans miséricorde : Comme la chose presse beaucoup, il a voulu que je prisse ses bottes de sept lieues que voilà pour faire diligence, & aussi afin que vous ne croyez pas que je sois un affronteur. La bonne femme fort effrayée lui donna aussitôt tout ce qu'elle avait : car cet Ogre ne laissait [224] pas d'être fort bon mari, quoi qu'il mangeât les petits enfants. Le petit Poucet étant donc chargé de toutes les richesses de l'Ogre s'en revint au logis de son père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonstance, & qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'Ogre ; qu'à la vérité, il n'avait pas fait conscience de lui prendre ses bottes de sept [225] lieues, parce qu'il ne s'en servait que pour courir après les petits enfants. Ces gens-là assurent le savoir de bonne part, & même pour avoir bu & mangé dans la maison du Bûcheron. Ils assurent que lorsque le petit Poucet eut chaussé les bottes de l'Ogre, il s'en alla à la Cour, où il savait qu'on était fort en peine d'une Armée, qui était à deux cents lieues de là, & du succès d'une Bataille qu'on avait donnée. [226] Il alla, disent-ils, trouver le Roi, & lui dit que s'il le souhaitait, il lui rapporterait des nouvelles de l'Armée avant la fin du jour. Le Roi lui promit une grosse somme d'argent s'il en venait à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le soir même, & cette première course l'ayant fait connaître, il gagnait tout ce qu'il voulait ; car le Roi le payait parfaitement bien pour porter ses ordres à l'Armée, & une infinité [227] de Dames lui donnaient tout ce qu'il voulait pour avoir des nouvelles de leurs Amants, & ce fut là son plus grand gain. Il se trouvait quelques femmes qui le chargeaient de Lettres pour leurs maris, mais elles le payaient si mal, & cela allait à si peu de chose, qu'il ne daignait mettre en ligne de compte ce qu'il gagnait de ce côté-là. Après avoir fait pendant quelque temps le métier de courrier, & y avoir amassé beaucoup de [228] bien, il revint chez son père, où il n'est pas possible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute sa famille à son aise. Il acheta des Offices de nouvelle création pour son père & pour ses frères ; & par là il les établit tous, & fit parfaitement bien sa Cour en même temps.



MORALITÉ.

*On ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfants,
Quand ils sont tous beaux, bien-faits & bien grands,
Et d'un extérieur qui brille ;
Mais si l'un d'eux est faible ou ne dit mot,
On le méprise, on le raille, on le pille,
Quelquefois cependant c'est ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille.*

FIN.

TABLE
des Contes de ce recueil

<i>La belle au bois dormant.</i>	page 1.
<i>Le petit chaperon rouge.</i>	p. 47
<i>La Barbe bleue</i>	p. 57
<i>Le Maître Chat, ou le Chat Botté.</i>	pag. 83.
<i>Les Fées.</i>	pag. 105
<i>Cendrillon, ou la petite pantoufle de verre.</i>	p. 117
<i>Riquet à la Houppe.</i>	p. 149
<i>Le petit Poucet.</i>	pag. 183

Unil

Extrait du Privilège du Roi.

Par Grâce & Privilège du Roi, Donné à Fontainebleau, le 28 Octobre 1696. Signé, LOUVET, & Scellé : Il est permis au Sieur P. DARMANCOUR, de faire Imprimer par tel Imprimeur ou Libraire qu'il voudra choisir, un Livre qui a pour titre, *Histoires ou Contes du temps passé, avec des Moralités* ; & ce pendant le temps & espace de dix années consécutives, avec défense à tous Imprimeurs & Libraires de Notre Royaume, ou autres : d'Imprimer ou faire imprimer, vendre & distribuer ledit Livre sans son consentement, ou de ceux qui auront droit de lui ; pendant ledit temps, sur les peines portées plus au long par ledit Privilège : Et ledit Sieur P. Darmancour, a cédé son Privilège à Claude Barbin, pour en jouir par lui, suivant l'accord fait entr'eux.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris le 11 Janvier 1697.

Signé, P. AUBOUIN,
Syndic.

Les Exemplaires ont été fournis.

